

sentido, la exposición que presenta Rubio de las vidas cruzadas de Albert y Mileva ilumina los factores, circunstancias y actitudes que abrieron una brecha intransitable en las trayectorias vitales de dos estudiantes que habían creado una base inicial común, pero que no compartieron la proyección profesional ni las responsabilidades familiares cuando éstas aparecieron.

Por otro lado, el libro nos muestra también con toda crudeza los fundamentos de la construcción de la figura del genio, irrespetuosos por definición con los límites que imponen las necesidades de la vida humana y, además, incuestionables desde el punto de vista moral. La figura del genio científico se sostiene en una pretendida escisión entre público y privado que, en la medida en la que es irreal, coloca al genio en una posición de continua insaciabilidad, como persona pero también como ícono de una determinada cultura científica. El ejemplo más trágico de los resultados de esta construcción no está sólo en la usurpación de la posibilidad de una trayectoria científica para Mileva, sino en detalles íntimos pero muy significativos del valor que la vida humana tiene cuando se hace necesario dotarle al genio de una luz que deslumbra todo lo que toca. En este sentido, resulta conmovedora la desaparición del nombre de Mileva de la esquina de su hijo menor, enfermo de esquizofrenia y con el que vivió durante toda su vida. Eduard murió en 1965 en un centro psiquiátrico de Zurich, donde ingresó a la muerte de su madre en 1948. Albert, que murió en 1955, le visitó por última vez en 1933, pero Eduard fue inscrito en la memoria exclusivamente como «hijo del fallecido profesor Einstein». Como muestra Esther Rubio, Mileva permanecerá en la sombra sólo si nos dejamos deslumbrar por destellos que emanan de la construcción de un genio científico, una operación de paternidad ficticia que se nutre de otras fuentes constantes de luz. ■

Montserrat Cabre Pairet, Universidad de Cantabria

Odette Hardy-Hémery. *Eternit et l'amiante. 1922-2000. Aux sources du profit, une industrie du risque.* Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion/coll. Histoire et civilisations; 2005. ISBN 978-2-85939-881-1.

Le livre de Odette Hardy-Hémery comble un manque dans l'histoire du problème de l'amiante en France en proposant une histoire économique de l'entreprise Eternit, l'une des principales entreprises de transformation d'amiante en France et, avec ses multiples ramifications, un des principaux groupes industriels du secteur dans le monde. Replacée dans le long terme, l'histoire d'Eternit ressemble à une *success story*, l'histoire d'une réussite industrielle assez exceptionnelle de 1922 à 1975. 1922 est la date à laquelle

Joseph Cuvelier, l'un des premiers responsables de l'entreprise de Prouvy dans le Nord s'associe avec une entreprise belge Eternit, détentrice des brevets permettant la fabrication d'amiante-ciment. Dès l'acquisition de ce brevet et la construction de l'usine du Nord, l'affaire connaît une croissance remarquable, Eternit cherchant à proposer des matériaux de bonne qualité à des prix les plus compétitifs possibles.

Dès l'entre-deux-guerres, la gestion d'Eternit fait apparaître plusieurs innovations: cette entreprise constitue tout d'abord une «multinationale avant la lettre» en ayant déjà une logique de groupe à l'échelle européenne (Belgique, Suisse, Italie, Autriche puis Allemagne) et mondiale (Maroc et Argentine). Ensuite, elle développe de façon assez novatrice des actions de communication et de publicité pour vanter un produit au départ peu connu et qui constitue une nouveauté par rapport aux matériaux plus traditionnels. L'amiante-ciment s'impose ainsi dès 1961 comme le premier matériau de couverture. Après la période de ralentissement lié à la 2^e Guerre mondiale, Eternit connaît une période de très forte croissance liée à la reconstruction et aux lancements de très nombreux programmes immobiliers importants. Les usines se multiplient en France jusqu'à atteindre le nombre de 8 sites différents employant 5 823 salariés en 1976. Les 90 millions de m² de plaques d'amiante-ciment produites en 1974 représentent plus de 5 fois la production de 1950. Eternit se développe aussi dans les anciennes colonies françaises ainsi que dans le Tiers-monde (Brésil et Inde, notamment). Cette entreprise est l'une des plus rentables en France dans cette période d'après-guerre. L'ensemble de cette histoire se fonde sur l'étude de nombreuses archives et est très précis dans son écriture.

Après ce récit de la réussite d'Eternit structurée autour d'un plan chronologique (chapitres 1 à 6), les chapitres suivants traitent plus explicitement des dangers liés à l'utilisation de l'amiante. Le chapitre 7 présente les travaux effectués dans l'entreprise et la structure de la main d'œuvre; le chapitre 8 aborde explicitement les maladies liées à l'amiante tandis que le dernier chapitre traite du déclin de cette entreprise depuis 1975 et des multiples plans de réduction d'effectifs qu'elle a connus. Odette Hardy-Hémery montre notamment que les recrutements dans le voisinage géographique immédiat des usines, le fait de proposer des salaires plus élevés que dans les entreprises équivalentes du secteur et un fort paternalisme ont considérablement pacifié les relations sociales (*a contrario*, l'une des usines, située à Caronte, qui recrute surtout d'anciens ouvriers fortement syndiqués éprouve de réguliers épisodes de grèves et de revendications). Même dans les années marquées par de fortes agitations sociales au niveau national, Eternit semble épargnée, jusqu'en 1968. A partir du milieu des années 1950, se structure pourtant au sein de l'usine de Caronte une organisation syndicale forte et, au milieu des années 1960, la moitié des salariés de ce site sont syndiqués à la CGT. La pression est alors régulière sur les questions de sécurité, de rendement et de conditions de travail. Au cours des années 1960 se structure une organisation syndicale au niveau de l'entreprise Eternit en France qui soutiendra la première grève importante, celle de 1968 qui représente la première forte rupture avec le système patriarcal d'organisation

de l'entreprise. Si les principales revendications concernent les salaires, c'est dans le prolongement de cette grève que sont aussi obtenues quelques avancées sur les conditions de travail, avec notamment la fourniture de matériel de protection.

Le chapitre 8, intitulé «Les maladies de l'amiante: un crime industriel longtemps impuni» traite donc explicitement des conséquences sanitaires des expositions professionnelles à l'amiante. Il pose un certain nombre de problèmes qui renvoient à la principale critique qui peut être adressée à ce livre, à savoir le manque de contrôle voire l'approximation de certaines assertions lorsque l'auteur sort de son domaine de spécialisation. Autant l'auteur a une écriture rigoureuse lorsqu'elle traite d'histoire économique, autant les développements sur les dimensions sanitaires du problème de l'amiante ou sur l'usage de l'amiante en France et les politiques d'encadrement de l'usage de l'amiante sont approximatifs. Lorsque l'auteur aborde ce qu'il est convenu en France d'appeler le «scandale de l'amiante», elle se limite bien souvent à des résumés (quand ce ne sont pas des paraphrases) de quelques-uns des principaux articles de presse et des ouvrages de journalistes parus au milieu des années 1990. Le chapitre 8 est révélateur de cette insuffisance dans le sens où la première moitié est composée de données parfois peu contrôlées issues de travaux de deuxième voire de troisième main, qui énoncent des généralités sur les maladies liées à l'amiante ou sur la législation relative à l'amiante. Dans ces paragraphes, l'auteur sous-estime notamment le fait que jusqu'en 1995, l'amiante a été géré comme l'ensemble des autres toxiques professionnels. L'intérêt qui peut être trouvé à la lecture de ce chapitre revient lorsque l'auteur retourne sur son terrain et traite de la prévention à Eternit et où, documents à l'appui, elle montre comment la question des conditions de travail a été prise en compte par les différentes instances représentatives du personnel. On y lit notamment que le médecin travaillant pour la direction d'Eternit affirme en 1970 que «les risques semblent quasi nuls dans l'amiante-ciment». On mesure, grâce aux larges citations reproduites, l'inertie à laquelle ont dû s'opposer les salariés de l'entreprise pour améliorer leurs conditions de travail. Des décisions aussi élémentaires que la généralisation du travail à l'humide ou l'interdiction de l'usage des balais (générant énormément de poussières) ont notamment toutes été discutées pendant de longues années avant d'être adoptées. Les témoignages de syndicalistes recueillis montrent de plus la distance entre les décisions adoptées et leur application sur le terrain des entreprises. On aurait ainsi apprécié d'avoir plus de détails sur la prise en compte de la dangerosité de l'amiante par les dirigeants de l'entreprise et les stratégies déployées par les industriels pour assurer leur survie face aux critiques publiques croissantes. Sur la question des relations avec les pouvoirs politiques, seule est évoquée (en quelques lignes, p. 184) l'obtention du «prix de la technologie propre» octroyé par le ministère de l'Environnement en 1985 à Eternit alors qu'il aurait été intéressant de comprendre les logiques d'attribution d'un tel prix et les négociations qui l'ont précédé.

Le décalage entre ces paragraphes très généraux (que l'on trouve aussi dans l'introduction, le chapitre 9 et la conclusion notamment) et les développements d'histoire

sociale et économique, eux au contraire précis et argumentés, est très gênant à la lecture. Il est symptomatique du difficile positionnement de l'auteur face à l'histoire de cette «industrie du risque». Odette Hardy-Hémery semble avoir pu difficilement se limiter à son travail d'historienne et laisse parfois parler la citoyenne qui écrit cet ouvrage en 2005, indignée par les conséquences sanitaires de l'usage industriel de l'amiante. A plusieurs reprises, l'auteur peine à se replacer dans le contexte des années 1960-1980 et à ne pas juger la situation de l'époque avec les yeux scandalisés du citoyen contemporain. Ce positionnement contradictoire est problématique dans la mesure où il ne permet pas de poser jusqu'au bout les questions induites par le maintien de l'usage de l'amiante durant toute ces années malgré ses dangers connus.

En dépit de ces critiques, ce livre reste indispensable pour connaître l'histoire d'Eternit et mieux appréhender les rouages économiques de ce qui constitue la plus importante épidémie d'origine professionnelle. Il nous conduit à attendre un livre équivalent pour les autres branches de la multinationale de l'amiante basée en Belgique, Eternit devenue depuis Etex. ■

Emmanuel Henry, Institut d'Études Politiques de Strasbourg

■ **Arthur McIvor; Ronald Johnston. Miners' lung. A history of dust disease in British coal mining.** Aldershot: Ashgate; 2007. ISBN 978-0-7546-3673-1.

La última monografía surgida de la prolífica pluma del tandem escocés McIvor- Johnston acrecienta algunas de las virtudes que, a mi juicio, posee su anterior estudio sobre el amianto (*Lethal Work*, Tuckwell Press; 2000). A saber, su capacidad para integrar con solvencia el estudio de los temas de salud laboral y ambiental —y el consecuente recurso a fuentes médicas y orales— a la trama de la historia social del trabajo. Una habilidad también acreditada por especialistas de disciplinas como la historia económica o legal, y que han permitido consolidar en Gran Bretaña una red informal de investigadores de la mayor relevancia en el terreno de la historia de la salud ocupacional.

Miners' Lung cubre un notable vacío en la abundante producción historiográfica sobre la minería del carbón británica, necesitada de un estudio en profundidad sobre el impacto de esta actividad en la salud de los trabajadores. En la década de los veinte del siglo pasado la minería del carbón empleaba a más de 1.200.000 trabajadores, y a pesar de su paulatino declive desde esas fechas, en los años inmediatamente posteriores a la Segunda Guerra Mundial más de 700.000 mineros se desempeñaban en este sector. La cifras oficiales de fallecidos por neumoniosis de los mineros del carbón (*Coal Workers' Pneumoconiosis*) en Gran Bretaña —una de las patologías derivadas de la inhalación del polvo de carbón— son realmente abrumadoras. Más de 4.500 nuevos